

La plaque d'identité de David Jacob Zak

David Jacob Zak's identity plaque

Het identiteitsplaatje van David Jacob Zak

Danielle Pinedo

Traducteur : Philippe Mesnard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1231>

DOI : [10.4000/temoigner.1231](https://doi.org/10.4000/temoigner.1231)

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 21-22

ISBN : 978-2-84174-674-3

ISSN : 2031-4183

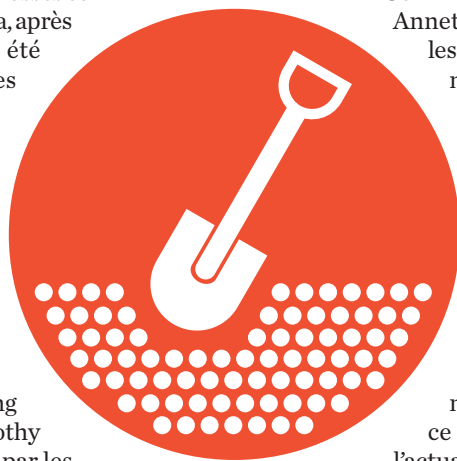
Référence électronique

Danielle Pinedo, « La plaque d'identité de David Jacob Zak », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 118 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1231> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.1231>

LES FOSSES, LES FOUILLES ET L'ARCHÉOLOGUE

TRACES Les fouilles de lieux de massacre ont empli le paysage mémoriel à partir des années 1990 et, parfois même, l'actualité de certaines contrées comme l'Espagne, l'Argentine, le Rwanda. À Sobibor, deux archéologues découvrent la plaque d'identité d'un jeune Juif hollandais.

Peut-être cela a-t-il vraiment émergé après les massacres qui ont eu lieu durant la guerre d'ex-Yougoslavie, puis après le génocide des Tutsi au Rwanda. On peut se rappeler des clichés que Gilles Peress a réalisés en 1996 des fosses communes aux alentours de Srebrenica, après que les populations locales ont été assassinées par les troupes serbes sous le commandement de Ratko Mladić. Mais on a aussi l'impression que cette présence remuait depuis bien longtemps, que l'on n'osait pas gratter la surface du présent de crainte qu'elle n'y émerge. Durant les années 1990, le phénomène gagne d'autres territoires, l'Europe de l'Est se découvre être... ce que l'on savait déjà : une terre gorgée de sang (emprunt au titre du livre de Timothy Snyder), où les tueries commises par les communistes ont été relayées par celles perpétrées par les forces nazies (*Einsatzgruppen*, bataillons de police, Wehrmacht) et leur collaborateur, ou simplement les populations locales sur les Juifs. Ce que le Père Desbois et son groupe ont mis en œuvre a été décisif pour révéler cette topographie de l'horreur dont le ruban noue de bas en haut tous les territoires, de la Baltique à la mer Noire.



Mais aux autres bouts du monde (de l'Argentine et du Chili... jusqu'au Guatemala, de l'Algérie à l'Afrique du Sud, du Cambodge à l'Indonésie), inlassablement, l'on cherche aussi où sont passés les disparus – et pour cela, l'on creuse la terre –, inlassablement, on ne se résout pas à accepter le néant sans le marquer d'un repère qui semble adoucir, ne serait-ce que temporairement, épisodiquement, provisoirement, la cruauté pratiquée en toute impunité par les tueurs. En Europe occidentale également, tout le territoire national espagnol s'avère ainsi susceptible de contenir – sombre métonymie – les cadavres non seulement de la guerre civile, mais aussi des crimes commis juste après celle-ci, quand le Franquisme nettoyait le pays de ses opposants. Toutes ces fosses ont en commun qu'elles contiennent des populations de morts sans sépulture qui, pour la plupart, n'étaient pas des combattants¹.

Comme le fait très justement remarquer Annette Becker dans ce même numéro, les combattants s'enterrent, on donne même une tombe à l'ennemi alors que les criminels essaient généralement de faire disparaître non seulement les corps des victimes qu'ils ont massacrés, mais également les moyens qu'ils ont utilisés pour les faire disparaître. C'est alors qu'un nouvel acteur de la mémoire apparaît de façon très discrète, quasiment transparente, au tournant des années 1990. Il vient de ce qui – pour nous, immergés dans l'actualité de la mémoire – se désignerait sous l'espèce de l'immémorial : l'archéologue. Car une partie de cette histoire dont les ruines sont les restes improbables des corps revient à nous pour faire sens grâce à ces passeurs qui interrogent avec minutie chaque parcelle des lieux immondes.

Or, tout à fait par hasard, nous retrouvons dans le quotidien néerlandais *NRC Handelsblad*, Wojciech Mazurek et Yoham Haïmi, deux membres d'une équipe

d'archéologues dont nous avons déjà précédemment publié un texte coécrit avec leur éminent collègue Isaac Gilead². Il y est question de la plaque retrouvée d'un enfant juif hollandais déporté à Sobibor. C'est l'article sur cette découverte dont nous livrons la traduction ci-dessous. ■

(1) Cf. l'exemple de ces cinq femmes assassinées le 26 septembre 1936 près du petit village de Tudal par dix phalangistes (Francisco Ferrándiz, « Fosses communes, paysages de la terreur », in *Témoigner entre histoire et mémoire*, n° 115, p. 44-67).

(2) Isaac Gilead, Yoram Haïmi, Wojciech Mazurek, « Excavating Nazi Extermination Centres », in *Témoigner entre histoire et mémoire*, n° 114, décembre 2012, p. 88-111.

La plaque d'identité de David Jacob Zak

Par **Danielle Pinedo**. Titre original : « De jongen die voortleeft door dit naamplaatje », *NRC Handelsblad*, mercredi 12 juin 2013

À Sobibor moururent des milliers de Juifs néerlandais. Des archéologues trouvent une plaque d'identité au nom de David Jacob Zak : « on a l'impression que son âme continue à vivre. »

David Jacob Zak, plus connu sous le diminutif de « Deddie », ne correspondait pas à l'image stéréotypée du jeune garçon juif. Il avait des yeux bleus et des cheveux blonds qu'il peignait avec une raie sur le côté. « Durant la guerre, il aurait pu se cacher facilement », déclare sa cousine Lies Caransa, aujourd'hui âgée de 74 ans. « Grâce à son physique, personne n'aurait fait attention à lui. »

Jusqu'à la moitié de la guerre, David habitait avec ses parents à Uitwaardenstraat à Amsterdam. Son père était diamantaire. Sa mère, femme au foyer. Sur une photo datant de 1939, David se trouve entre ses parents, bien



●●● campé sur ses jambes, en bas d'un escalier. Son père, Simon, le tient par l'épaule et sa mère, Judith, regarde l'objectif de façon peu assurée.

Le week-end dernier [8-9 juin 2013], on apprend que deux archéologues ont trouvé une plaque d'identité au nom de Deddie dans le camp d'extermination de Sobibor en Pologne. Ces deux archéologues, un Polonais et un Israélien, faisaient des recherches non loin d'une fosse, lorsque, à deux mètres sous terre, ils trouvèrent un objet métallique. « C'est une plaque artisanale avec des lettres bien formées », explique l'archéologue polonais Wojciech Mazurek. Ce dernier et son collègue, Yoram Haïmi, essaient de reconstituer la lugubre réalité de Sobibor.

La trouvaille est exceptionnelle, car peu d'objets personnels des victimes ont été conservés. Après l'insurrection du 14 octobre 1943, pendant laquelle environ 300 prisonniers¹ ont fui le camp, quasiment toutes les traces de l'extermination nazie ont été effacées. « Par contre, on a trouvé l'année dernière la plaque d'identité de Léo Judith de la Penha, une jeune fille d'Amsterdam. La TV néerlandaise a fait une reconstitution de sa vie, Léa avait juste six ans quand elle a été gazée », explique Wojciech Mazurek.

David et ses parents partirent le 6 juin 1943 avec un transport d'enfants de Westerbork². Selon Carensa, cousine de David, ils ont été rafles le 3 avril à leur domicile pour être conduit au Hollandsche Schouwburg, lieu de rassemblement pour la déportation des Juifs non loin du parc zoologique d'Ar-tis à Amsterdam. De là, ils ont été dirigés vers le camp de Vught³ où

ils ont séjourné un mois. Caransa, ce même 3 avril, arriva au Hollandsche Schouwburg, mais parce qu'elle était de quatre ans plus jeune que son cousin, qui en avait huit, elle a été placée dans la crèche. « Pendant ce court moment, nous parcourions ensemble le bâtiment, il avait une attitude protectrice à mon égard », se souvient-elle. Ça grouillait de gens. Elle montait sur la scène et courrait entre les chaises. « Il m'empêchait de tomber et m'appelait "petite sœur". Deddie me protégeait toujours. »

Caransa survécut à la guerre en étant cachée. Plus tard, elle apprit que son cousin et ses parents avaient été gazés dès leur arrivée à Sobibor. Que signifie la découverte de cette plaque pour elle ? « Je considère que c'est comme un cadeau du ciel », dit-elle. « J'ai le sentiment que son âme continue à vivre et qu'au bout de soixante-dix ans, il me protège toujours. » Elle voudrait entrer en possession de l'objet, déclare-t-elle lors de l'émission Knevel & Van den Brink de Martin van Rijn⁴. Or, si le secrétaire d'État du ministère de la santé, du bien-être et des sports néerlandais est tout à fait disposé à jouer un rôle de médiateur dans cette démarche, l'État polonais a, de son côté, une attitude peu coopérative.

La plaque est pour Carensa la preuve la plus tangible de l'existence de son cousin. Il la portait avant sa déportation en Pologne, parce que ses parents avaient peur qu'il se perde en chemin. « C'était courant à l'époque que les enfants portent une telle plaque. Il l'a portée pendant des années », explique-t-elle.

Wojciech Mazurek suppose que Deddie porta sa plaque autour du

cou jusqu'à sa mort, parce qu'elle a été abîmée et que l'on a également retrouvé des cendres à proximité de sa plaque. On devra faire plus de recherches afin d'obtenir une image complète de ce qui s'est passé, mais de toute façon c'est une découverte remarquable. Il n'arrive pas souvent que, ici, nous puissions mettre un visage sur un objet. Les deux archéologues ont encore fait une autre découverte. Ils trouvèrent un tunnel sous le camp, il est possible qu'il ait été creusé par des détenus qui devaient participer au processus d'extermination. « On a également trouvé les ossements de six squelettes dans une fosse, une cruche de genièvre néerlandais et un tube de pâte dentifrice », ajoute Mazurek. Selon l'archéologue, il y a encore beaucoup à faire ! ■

Traduit du néerlandais par Philippe Mesnard

Tous nos remerciements à la rédaction de NRC pour leur autorisation de reproduction.

(1) Le chiffre des Juifs qui ont pu s'évader reste approximatif, quelques centaines, trois cents environ, car la plupart n'a pas survécu à la guerre. Néanmoins, après-guerre, c'est une quarantaine de rescapés qui ont témoigné (cf. Sila Cehreli, *Témoignage du Khurbn. La résistance juive dans les centres de mise à mort - Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka, Paris, Kimé*, « Entre Histoire et Mémoire », 2013).

(2) Situé au nord-est des Pays-Bas, le camp de Westerbork était le principal camp de rassemblement des Juifs hollandais avant leur déportation, équivalent de Drancy pour la France, la Caserne Dossin pour la Belgique et Fossoli pour l'Italie.

(3) Un des camps de concentration sous contrôle de la SS dans le sud des Pays-Bas, non loin de Bois-le-Duc et proche de la Belgique. Sur les 31 000 détenus, 15 000 Juifs y ont séjourné. Les 5 et 6 juin 1943 tous les enfants du camp ont été déportés, via Westerbork, à Sobibor où ils ont tous été assassinés.

(4) Tublik.nl/knevel-van-den-Brink/10-juin-2013